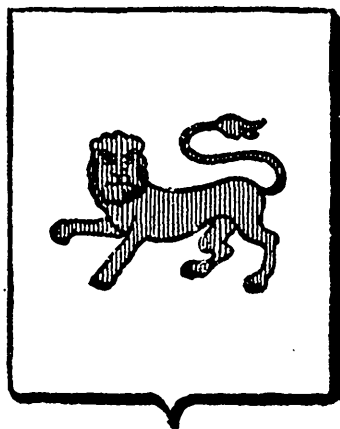


Le
Capitaine
Jean Brillant, C.V., C.M.

PAR

SES AMIS

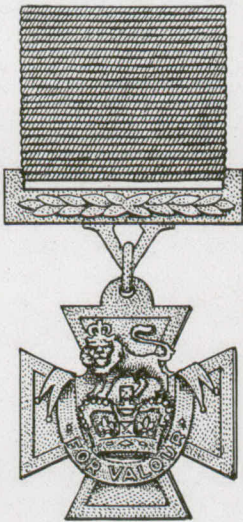


RIMOUSKI:
IMPRIMERIE GÉNÉRALE S. VACHON

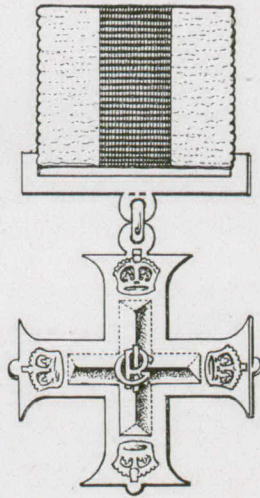
1920



LE CAPITAINE JEAN BRILLANT, C.V., C.M.

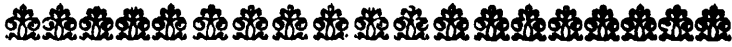


CROIX VICTORIA



CROIX MILITAIRE





PREFACES

Ce sont de simples souvenirs, pieusement cueillis par un ami anonyme, de la vie et de la mort du capitaine Jean Brillant, du 22ième bataillon canadien-français.

La guerre de 1914-18 a mis à nu bien des flétrissures. Heureusement pour l'humanité, elle a en même temps donné plein essort à toute une pléiade de héros. Elle n'en a pas produit de plus complet ni de plus grand que Jean Brillant. Car la conduite de celui-ci le 9 août 1918 surtout, dans la mémorable et sanglante randonnée d'Amiens vers la Somme, cette sublime rage de mourir pour la cause sainte, restera une des pages les plus émouvantes de la Grande épopée. Et il est bon de dire avec le poète :

"Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,

"En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,

"Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons;

"Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,

La gloire, aube toujours nouvelle,

"Fait luire leur mémoire, et redore leurs noms.

Dans quelques années, quand la distance permettra de juger les derniers événements avec une juste perspective et d'en écrire l'histoire basée sur des documents authentiques, les Canadiens français comprendront enfin, et ce ne sera pas trop tôt, quel ardent foyer d'inspiration et de patriotisme a été le 22ième.

Notre race n'a pas toujours été prompte à exprimer sa gratitude à la mémoire de ceux qui se sont sacrifiés pour elle. Il lui a fallu plus de deux siècles pour rendre hommage, par un humble monument, à celui qui lui avait sauvé la vie.

J'ai foi qu'elle mettra moins de temps à reconnaître ceux qui attendent encore, là-bas sur les terres de France et de Belgique, et qui, au prix de leurs vies, ont su au moins lui sauver l'honneur.

Lt Colonel DUBUC,

D. S. O. et barré,

Chevalier de la Légion d'Honneur,

*Ancien commandant du 22ième bataillon
canadien-français.*

Montréal, le 21 août 1920.

Le Capitaine Jean Brillant

*Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.*

VICTOR HUGO.

La beauté grave de ce vers évoque la noble figure du capitaine Jean Brillant, tombé au champ d'honneur en un geste d'héroïsme digne des temps anciens.

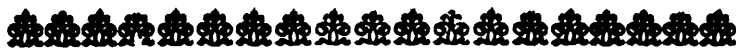
Le nom du héros disparu monte au ciel de la gloire, étoile immortelle, scintillante de vérité pure. S'il est beau de verser son sang pour la Patrie, mourir pour l'humanité est un acte sublime. Le clairon de la Liberté menacée, sonnait l'heure de détresse, fit tressaillir le coeur bien né de Jean Brillant. Il quitta le coin natal qui fut l'enchantement de son enfance, s'éloigna de ce qui tient tant au coeur et à l'âme, pour voler à la défense de la civilisation et du Droit en péril. Il fit le don de sa vie afin que d'autres continuassent à jouir de la liberté et du bonheur. Sa mémoire vivra.

En France, le 22ième Bataillon porta très haut le nom du Canada. Par ses faits inouis, au grand soleil des batailles, il

ressuscita les jours d'épopée de la Nouvelle-France en ajoutant un nouveau chapitre de gloire à "La Légende d'un Peuple". Le Capitaine Brillant symbolisa l'héroïsme de ce bataillon légendaire, "cueillant dans la mort le suprême laurier" : la Croix Victoria. Quelques frères d'armes égalèrent peut-être sa vaillance, nul ne fut plus grand ! Il demeure pour tous un immortel exemple de courage surhumain, d'abnégation sans borne, d'insurpassable grandeur d'âme.

La vie de celui qui sut mourir si à la française contient un enseignement de noblesse. Un vocu d'admiration la raconte plus loin, hommage pieux du Souvenir.

Jean DUCHESNEAU.



LE CAPITAINE JEAN BRILLANT

Le nom du Capitaine Jean Brillant, l'une des gloires les plus pures du plus illustre bataillon canadien-français, appartient maintenant à l'histoire. Nous nous faisons un devoir, nous qui avons été son ami de toujours, de jeter quelques notes sur la vie de ce jeune héros, de cet aimable compagnon au caractère si noble, à l'abord si agréable, à la gaité si franche, que fut Jean Brillant. Nous n'hésitons pas à le donner comme un modèle à notre jeune génération d'aujourd'hui. A toutes les qualités qui en faisaient un jeune homme accompli, les événements nous permettent d'ajouter aujourd'hui cette grandeur d'âme, cette abnégation, cet oubli de soi-même, ce dévouement pour les autres, cette énergie intrépide en face du danger qui en ont fait un soldat sans pareil, un véritable héros.

Né d'ancêtres qui s'étaient distingués dans les armes, il devait en vertu des lois de l'hérédité faire briller ces mêmes qualités. Son aïeul Olivier Morel de la Durantaye qui vint au Canada en 1665 avec le régiment de Carignan servit dans l'armée durant quarante ans tout en consacrant ses loisirs et son énergie à coloniser le pays. Cette famille remonte à Alain Morel de la Durantaye, seigneur de Corbière, qui vivait en 1400 dans la paroisse de Gauvray, diocèse de Saint Brieuç en Bretagne. En 1619 cette famille est représentée par Thomas Morel sieur de la Durantaye, père de l'ancêtre de notre héros. En effet nous relevons dans les registres de la chambre établie par le roi pour la réformation de la noblesse, des lettres patentes qui contiennent leur qualité d'Écuier avec écusson "d'argent Léopard passant de gueules". Et tout considéré

la chambre déclare que le dit Morel est noble, est issu d'extraction noble, et comme tel lui a permis et à ses descendants en mariage légitime de prendre la qualité d'Écuier et l'a muni aux droits d'avoir armes et écusson appartenant à sa qualité, et à jouir de tous les droits, franchises, prééminences et privilèges attribués aux nobles de cette province. Nous relevons encore dans les registres que Olivier Morel de la Durantaye est né le 17 février 1640 de Thomas Morel de la Durantaye et d'Alliette Houssay à Notre-Dame du Gaure, évêché de Nantes. Vers 1662, c'est-à-dire avant que d'avoir atteint l'âge de 22 ans, Olivier Morel de la Durantaye obtint le grade d'enseigne dans les troupes royales. Il fit d'abord partie du régiment de Chambellé, mais après la guerre de Hongrie contre les Turcs, qui se termina par le traité de septembre 1664, les régiments français envoyés au secours de l'Autriche rentrèrent dans leur pays et furent licenciés; l'un d'eux placé sous la protection du prince de Carignan reçut l'ordre de se reconstituer en recrutant parmi les officiers et soldats des troupes congédiées du service. Ce régiment débarqua à Québec de juin à août 1665. Il fut échelonné par petites divisions à Trois-Rivières, à Sorel, Chambly et vers le lac Champlain, pour se préparer à la campagne contre les Iroquois dans les environs d'Albany, laquelle eut lieu durant les mois de février et mars 1666. De la Durantaye était alors âgé de 25 ans et servait dans ce régiment à titre de capitaine.

En 1667 Pierre de Saint-Paul sieur de la Mothe et de la Durantaye, à la tête d'une armée française, firent une expédition victorieuse contre les Iroquois. Une paix stable de 16 ans s'en suivit. De la Durantaye passa en France pour revenir en 1670 avec de nouvelles troupes et se fixa au pays. Le 14 septembre de la même année, il se mariait à Québec avec Françoise Duquet, veuve du chirurgien Jean Madry.

En 1672 il y eut une grande distribution de seigneuries boisées. Il reçut 70560 arpents sous le titre de seigneurie De la Durantaye dite aussi de Bellechasse. Le 15 juillet 1674, il reçut la patente de la seigneurie de Kamouraska dans laquelle est mentionnée la pêche sédentaire qu'il avait établie avec

permission de l'Intendant en date du 30 octobre précédent. Une belle part de l'oeuvre de la colonisation depuis 1672 à 1681 revient à de la Durantaye, puisqu'avec ses deux seigneuries il figure au recensement de 1681 comme le plus avancé.

La reprise des hostilités avec les Iroquois en 1684 mit de la Durantaye en évidence. Placé à Micchilimakinac, chef-lieu des postes de l'ouest, il dirigea toutes les affaires de cette région et se distingua par ses victoires. Nous voyons un peu plus tard de la Durantaye avec sa compagnie aux environs de Montréal, protégeant les habitants sans cesse harcelés par les Iroquois.

En 1696 il commandait un bataillon contre ces mêmes ennemis. Il avait alors 56 ans et comptait peu de rivaux, nous dit Benjamin Sulte, peut-être même aucun supérieur dans l'art de la guerre en Canada.

Il fut nommé membre du Conseil Souverain en 1703 et mourut vers 1727.

En 1779, un de ses descendants André-Joseph sieur de la Durantaye se maria avec Euphrasine Paradis sous le nom de Bois Brillant et fonda la famille de ce nom.

Tous les auteurs reconnaissent à de la Durantaye des qualités d'homme de guerre, de désintéressement et d'intégrité qui devaient se répéter dans l'un de ses petits-fils à quelques siècles de distance.

Il semble bien que cette famille de Bois Brillant ait toujours eu le goût des armes, puisqu'en 1827 et qu'en 1860 un arrière grand-père et un grand-oncle de notre héros reçurent des gouverneurs Dalhousie et Head des commissions en qualité de Lieutenant et d'enseigne dans les troupes canadiennes. Voici la teneur de ces documents :

Son Excellence le Très-Honorable Georges, Duc de Dalhousie, Chevalier Grande Croix de l'Ordre Militaire du Bain, Capitaine Général et Gouverneur en chef dans et sur les Provinces du Bas-Canada, et Vice-Amiral d'icelles, etc.

Henri de Bois Brillant de la Durantaye. Gentilhomme,
SALUT :

Ayant une confiance particulière dans votre loyauté, votre courage et votre bonne conduite, je vous nomme et choisis par ces Présentes, et durant bon plaisir, Lieutenant dans le premier bataillon de Cornwallis. Vous aurez par conséquent à remplir fidèlement et diligemment les devoirs de Lieutenant en exerçant et disciplinant convenablement les officiers subalternes et les soldats du dit Bataillon. Je commande par ces Présentes à ces derniers de vous obéir comme à leur Lieutenant.

Et vous observerez et suivrez tous les ordres et commandements que vous recevrez, de temps à autre, de moi-même ou de quelqu'autre de vos Officiers Supérieurs, suivant la loi.

Donné sous mon seing et le Sceau d'office au Château Saint-Louis, Québec, le dix-huitième jour de janvier, la septième année du règne de Sa Majesté dans l'année de Notre-Seigneur 1827.

DALHOUSIE.

Gouverneur.

Par ordre de Son Excellence

A. W. COCHRANE,
Secrétaire

Son Excellence le Très-Honorable Sir Edmund Walker Head, Baron et un des Membres du Très-Honorable Conseil Privé de Sa Majesté, Gouverneur-Général de l'Amérique Britannique du Nord, Capitaine Général et Gouverneur-en-Chef dans et sur les Provinces du Canada, de la Nouvelle Ecosse du Nouveau-Brunswick et de l'Isle du Prince Edouard, et Vice-Amiral d'icelles, etc.

A Octave de Bois Brillant, Gentilhomme, SALUT :

Ayant une confiance particulière, dans votre Loyauté, votre Courage et votre bonne Conduite, je vous nomme et choisis par ces Présentes, et durant bon plaisir, pour être Enseigne dans le Premier Bataillon de Milice de Rimouski en prenant rang et présence dans le dit Bataillon du trente-unième jour

de Mai, mil huit cent soixante. Vous aurez par conséquent à remplir fidèlement et diligemment les devoirs d'Enseigne en exerçant et disciplinant convenablement les Officiers subalternes et les soldats du dit Bataillon. Et j'ordonne par ces Présentes à ces derniers de vous obéir comme à leur Enseigne. Et vous observerez et suivrez tous Ordres et Commandements que vous recevrez, de temps à autre, de moi-même ou de quelqu'autre de vos Officiers Supérieurs, suivant la loi.

Donné sous mon Seing et Sceau d'office, à Québec, ce huitième jour d'Octobre dans l'année de Notre Seigneur, mil huit cent soixante, et dans la vingt-quatrième année du Règne de Sa Majesté.

HEAD.
Gouverneur.

Par ordre,

A. DE SALABERRY,
Lieut.Colonel.
Député Adjt. Genl. Mil.

Le Lieutenant Brillant ne devait pas démentir des traditions aussi glorieuses. Enrôlé de bonne heure dans la Milice Canadienne, il fit preuve en toute occasion d'un tact militaire rare et d'une intrépidité remarquable. Né le 15 mars 1890 de Joseph Brillant et de Rose de Lina Raiche à Assametquaghan (maintenant Routhierville), sa famille vécut successivement à Petit Métis, à Saint-Octave et à Bic qu'il considérait un peu comme son pays natal. C'est là parmi cette nature splendide que se passa son enfance.

Il étudia à l'Université de Saint-Joseph du Nouveau-Brunswick et au Séminaire de Rimouski. Dans ces deux institutions il a laissé le souvenir d'un jeune homme loyal et de la plus souriante bonté. Son extrême activité le rendait peu inapte aux études sédentaires. Mais son intelligence ouverte aux connaissances qui lui venaient par voies indirectes suppléait à une attention soutenue. Vif d'esprit et alerte au jeu, il était le compagnon aimé et recherché.

Ses années de collège terminées, il entra dans la milice qu'il aimait pas-dessus tout. On le vit suivre régulièrement tous les cours militaires qui se donnaient soit à Lévis ou à Rimouski. Il en suivit même de spéciaux pour se perfectionner dans l'art de la guerre. Et comme ailleurs on le vit prompt à apprendre, à saisir le rapport des choses, à développer en lui des aptitudes innées. Il gagna successivement tous les grades, celui de Lieutenant y compris. Il employa ses rares loisirs à l'étude et à la pratique de la télégraphie. En 1911, lors du couronnement du Roi Georges V, toutes les colonies envoyèrent en Angleterre un corps de militaires pour former une garde d'honneur au Souverain. Il fut un des Canadiens choisis pour représenter le Canada. A cette occasion il écrivit à sa famille une lettre que nous nous plaisons à reproduire ici. Elle indique ses préoccupations et son esprit d'observation.

Londres, 23 juin 1911.

Chers parents :

Nous sommes rendus en Angleterre depuis quelques jours déjà. La traversée a été heureuse. Nous avons dû prendre la route d'hiver, l'autre étant encore obstruée par les glaces. Chose assez étrange, les côtes de Terre-Neuve étaient encore couvertes de neige. C'était un joli spectacle que ces masses éblouissantes de blancheur. Nous avons fait la rencontre de cinq banquises fort imposantes. A certains jours la mer était assez méchante. Elle nous secouait brutalement. D'autres furent malades. Moi, bien que je fusse quelquefois à deux doigts du mal, je m'en suis réchappé. Bref j'ai bien joui de ma traversée.

Nous sommes maintenant en Angleterre, tout à la curiosité de voir et de visiter. Ce plaisir nous est singulièrement rendu facile par la courtoisie et l'empressement des Londoniens à mettre à notre disposition des billets de théâtre, de chemin de fer, et à nous inonder d'invitations.

Nous sommes encore tout éblouis des fêtes du couronnement qui ont eu lieu hier. Ce fut l'apothéose d'une grande

nation. Il y eut des signes d'un enthousiasme délirant rehaussés des plus magnifiques décors. Nous étions postés près du palais de sorte qu'il nous a été permis d'observer la procession de près. Nous ne pouvions nous défendre d'en admirer la belle ordonnance et le déploiement de luxe. Sans doute dans ces circonstances il faut tenir compte de l'enthousiasme qui n'est pas toujours significatif de la mentalité, mais le peuple anglais semble réellement vénérer son souverain et respecter toute la famille royale. Elle représente pour lui un idéal qui donne du ton au royaume. Il se sent fier de la voir défiler devant les étrangers comme un objet rare et précieux. Le peuple anglais me semble profondément religieux si j'en juge par la fréquentation des églises. Le service du matin comme celui du soir voient la même affluence.

Mon court séjour ne me permet pas de juger des questions sociales, mais la pauvreté me semble très répandue. Les quartiers complets de Londres qu'ils appellent SLUMS décèlent la plus noire misère. Le peuple anglais me paraît avoir plus de disposition que nous à être heureux de peu. Il nous faut des amusements dispendieux; une petite promenade, une dépense de quelques sous donnent à une famille anglaise du bonheur pour toute une semaine. Son économie peut nous paraître de l'avarice mais son mince salaire exige ce sévère calcul. Somme toute, Londres est une jolie ville pour ceux qui ont la richesse; mais les pauvres sont encore mieux chez nous. Ils ont au moins de l'air, de l'espace et des facilités d'avancement que l'ouvrier anglais ne connaît pas.

Cette différence entre les classes est aussi marquée par la différence de langage. La langue de l'aristocratie a un petit zéaiement et une légère teinte d'affectation qui ne manquent pas de pittoresque tandis que le peuple a une façon beaucoup plus rude de s'exprimer et quelquefois dans un patois fort difficile à comprendre pour un étranger. Ce qui me frappe c'est le respect silencieux de la plèbe pour l'aristocratie. Elle ne semble ni jalouse ni irritée de son luxe. C'est un partage qu'elle accepte comme s'il était voulu de toute éternité. Ce silence peut couvrir un sourd mécontentement qui éclatera un

jour en une violente réaction. La morgue des classes supérieures pour les classes inférieures est trop visible. Elle se manifeste par mille détails de la vie quotidienne. Entichée de ses titres, de ses traditions, et de l'ancienneté de ses familles, la caste supérieure n'est pas loin, il me semble, de se croire d'une autre essence que les ouvriers.

Nous fûmes invités à dîner à l'Université de Cambridge et nous fûmes reçus avec la politesse et la courtoisie les plus parfaites. Cette université révèle à chaque pas les origines catholiques. En effet les fondations qui la maintiennent ont été faites par des catholiques dans des temps reculés.

Je ne voudrais pas oublier de vous dire que nous avons été les hôtes de la colonie française établie à Londres. Il nous fut donné une fois de plus d'apprécier le charme, l'exubérance et la vivacité des Français. C'était un plaisant contraste après la réception anglaise d'une politesse toujours un peu étudiée et froide. On dirait que les Anglais cherchent à étonner tandis que les Français cherchent simplement à plaire. Le dîner était un petit chef-d'oeuvre. Le menu avait été préparé par le célèbre Escoffier qu'on qualifie ici d'artiste. Et pourquoi pas ? L'art de manger est un art comme un autre et peut-être plus utile qu'un autre. La plupart des plats étaient de sa création et nous ont donné une preuve de plus de la supériorité de la cuisine française. A cette occasion M. Th. Gringoire, rédacteur du journal français publié à Londres, avait composé le petit poème suivant qui décorait la carte du menu.

A NOS FRERES DU CANADA

*A vous qui gardez à jamais
La foi des aïeux, leur vaillance,
Nous offrons nos plus simples mets,
Nos mets de France.*

*A vous qui portez en vos coeurs
La fierté de l'indépendance,
Nous offrons nos plus belles fleurs,
Nos fleurs de France.*

*A vous, nos frères les plus sûrs,
Toujours fidèles dans l'absence,
Nous offrons nos vins les plus purs,
Nos vins de France.*

*Par ces vins, ces fleurs et ces mets,
Fêtons notre vieille alliance,
Et répétons à tout jamais :
"Vive la France !"*

Il y eut des discours où l'on a dit des choses fort flatteuses à notre égard. Cette fête sera un des agréables souvenirs de notre voyage. Bref l'impression qui se dégage de ces fêtes est celle d'une grande nation consciente et orgueilleuse de ses forces.

Je crains d'avoir écrit une lettre bien pédante au lieu d'une lettre toute courte et affectueuse que vous auriez voulu recevoir. Malgré l'agitation continuelle dans laquelle nous avons vécu depuis que nous sommes ici j'ai hâte de rentrer au pays pour revoir les jolies montagnes du Bic, le fleuve bleu et respirer ses brises salines. Toutes ces choses me manquent ici et malgré toutes les attractions de Londres je ne voudrais pas échanger contre elles nos beaux étés frais et nos "poudreries" d'hiver.

Je vous embrasse affectueusement,

A bientôt,

JEAN.

Durant le laps de temps qui s'écoula de son entrée dans l'armée à la déclaration de la guerre, la milice l'occupa presque tout entier. C'était un puissant dérivatif à son activité et un emploi où toutes ses facultés trouvaient leur plein épanouissement.

Lorsque la guerre se déclara en 1914 il n'hésita pas un moment. Il y vit un devoir inéluctable. Plusieurs ont sévèrement blâmé ces jeunes gens qui se sont enrôlés sans que rien ne les y forçât, laissant leurs familles dans l'inquiétude et la chagrin. Ils y ont vu de la dureté non mo-

tivée. Et récemment encore on a fait un plaidoyer violent contre ces jeunes gens qu'on qualifiait de dénaurés. La question est épineuse et nous n'avons pas la compétence de la trancher. Mais on ne peut se défendre d'admirer leur héroïsme et leur détachement. Ils ont souffert de partir et s'ils se sont trompés dans leur dévouement, la noble intention qui les faisait agir justifie leur erreur.

Le Lieutenant Brillant fut un de ceux qui ne pensaient pas pouvoir se dérober à un devoir qu'il crut impérieux. Dans la milice depuis plusieurs années, cette longue préparation n'avait plus de sens pour lui s'il reculait au moment du danger. Sans doute on peut dire que le danger n'était pas le nôtre, mais ces jeunes gens ont cru qu'il l'était et agir autrement qu'ils ne l'ont fait eût été manquer de sincérité envers eux-mêmes.

Toujours est-il que le Lieutenant Brillant ne tergiversa pas. Le vingt janvier 1915 il signait son engagement dans le 189^{ième} bataillon. Il fut envoyé par ses supérieurs dans la Vallée de la Matapédia pour faire du recrutement. Il nous plaît de noter l'extrême réserve qu'il mit dans sa tâche. Recruter par des moyens fallacieux, des menées secrètes, des arguments mensongers, lui répugnait à l'excès. Il exposait la question sous son jour le plus sincère et laissait au candidat le choix d'accepter ou de refuser. Jamais d'insistance outrée, de faux mirages, de moyens pour les induire à signer un engagement qu'ils eussent pu regretter plus tard. Il leur expliquait les possibilités et les contingences de la guerre pour qu'ils ne fussent pas déçus au contact de la réalité. A une mère qui lui demandait si elle devait consentir au départ de son fils, il répondit : "Madame, je ne conseille jamais, je ne veux pas encourir de si graves responsabilités". Les habitants de la Vallée de la Matapédia, où il a fait sa campagne de recrutement, ont conservé le plus agréable souvenir de la discrétion avec laquelle il a accompli son travail. Les cadres du 189^{ième} remplis, le bataillon séjourna quelque temps à Valcartier pour faire de l'entraînement et traversa en Angleterre le 27 septembre 1916. Soit que les soldats fussent suffisamment

préparés, soit l'urgence d'envoyer des troupes au Front, le bataillon fit un court stage en Angleterre. Le 22e venait d'être décimé par les récentes batailles, il fallait songer à remplir ses cadres. On démembra le 189e et on le versa au 22e; ce fut la fin du 189ième qui s'était organisé au prix de tant d'efforts. Sans doute ce démembrement ne s'accomplit pas sans protestations et sans tiraillements, mais des volontés supérieures prévalurent. A cette occasion plusieurs officiers démissionnèrent pour venir au Canada faire entendre leur légitimes protestations. Dans ces conjonctures le Lieutenant Brillant aurait pu lui aussi retourner au pays, mais il ne voulut pas abandonner les hommes qu'il avait enrôlés. Ce motif, secondé par son amour du métier, le déterminèrent à passer au 22e. Bien qu'il lui en coûtât de voir disparaître le 189ième auquel il avait travaillé si assidûment, entrer dans un bataillon si valeureux lui fut une compensation.

Les journaux d'alors nous ont appris l'existence d'une certaine rivalité ou antipathie entre les troupes anglaises et les troupes coloniales du Canada ou d'ailleurs. Dans une lettre à ses parents le Lieutenant Brillant dit un mot de la question. Nous reproduisons sa lettre en entier.

Lettre à M. et Mme Jos. Brillant, Bic, Qué.

17 octobre 1916.

Chers parents :

Nous avons pris neuf jours à traverser. Nous sommes partis d'Halifax mercredi le 27 septembre à 6 heures du matin, par un de ces beaux matins d'automne tout transparent et d'opale. Combien vous avez été présents à ma pensée lorsque nous laissions notre cher Canada. Que je regrette tout le chagrin que vous cause mon départ. Je n'ai pas cru pouvoir éviter un départ qui me semblait s'imposer à un homme d'honneur et vous ne voudriez pas que je fusse autre chose. Soldat en temps de paix, je ne pouvais pas ne pas être soldat en temps de guerre. Mais pourquoi revenir sur ces choses que nous avons épuisées. Soyez assurés que mon affection pour

vous augmente avec la séparation. Je vous prie de ne pas vous causer d'inquiétudes inutiles. Je n'éprouve aucun danger immédiat.

Notre flotte se composait de six transports. Nous étions assez bien protégés pour parer à toute éventualité. Nos journées à bord étaient toutes semblables. Nous avions une heure d'entraînement par jour et des exercices de sauvetage. Chaque bataillon avait des chaloupes assignées. L'alarme sonnait, chacun courait prendre place dans la chaloupe comme si nous étions torpillés, et cette petite manoeuvre s'exécutait dans un ordre parfait. Nous étions obligés de porter la ceinture de sauvetage du matin au soir et de la tenir la nuit près de notre lit en cas de péril. Il nous était défendu de marcher sur le bateau sans ce précieux scapulaire. Au milieu de notre voyage un navire suspect a été signalé, mais nous n'avons pas eu l'émotion de le rencontrer. Le 3 octobre la mer s'est fâchée et notre petit canot s'est mis à se balancer d'une façon intéressante. Bien des estomacs en ont été affectés, mais le mien a tenu ferme. C'était amusant d'observer les transports, nos compagnons de voyage plus petits que notre paquebot; la mer leur faisait faire des tours d'acrobatie. Ce l'était peut-être moins pour les occupants. Entrés dans la zone dangereuse, nos nuits se passaient dans la plus complète obscurité. Cette immensité toute de ciel, et de mer, ces nuits noires nous donnaient la nostalgie. Nous désirions voir un petit coin de terre. Notre débarquement s'est effectué sans encombre et nous sommes maintenant installés à Upper Digate Camp au sud de l'Angleterre d'où nous pouvons observer les fumeurs des explosions d'obus sur les côtes de la France. Notre plus grand désappointement a été le démembrement de notre beau bataillon dans l'organisation duquel nous avons mis tout notre coeur. Il fallait combler les trouées du 22^{ème} faites par la bataille de Courcellette qui lui a coûté six cents hommes et dix-huit officiers. Sans doute il est heureux que nous soyons adjoints à un bataillon si renommé, mais il n'en est pas moins pénible d'être séparés de nos hommes. Il est regrettable que notre Gouvernement ne sache pas tenir ses promesses. Il nous semble qu'il était compris que nous devions accompagner

nos soldats au feu. Il nous eût été doux de partager leurs misères. Le Colonel Piuze est assez mortifié de cette débandade, mais il est comme nous dans l'impuissance d'y remédier.

Dès mon arrivée ici je n'ai guère retardé à m'apercevoir de la mésintelligence et de l'antipathie qui règne entre les Anglais et les Canadiens. La question est délicate mais c'est un fait et je ne crois pas devoir le taire. Les Anglais ne semblent pas loin de croire que nous, les coloniaux, sommes des primitifs et des barbares. Sans doute nos manières et nos habitudes les offusquent, il n'y a pas jusqu'à notre façon de prononcer l'anglais, et ceci est aussi vrai des Anglo-Canadiens, qui les agacent. Nous sommes, il semble, à leur point de vue des êtres inférieurs dont on peut ignorer les aspirations. Ces idées appliquées à l'art de faire la guerre me semblent d'autant plus étranges qu'eux-mêmes sont comme nous sans préparation et sans entraînement. Que connaissent-ils de la guerre sur terre puisqu'ils n'ont pas de service militaire obligatoire ? Et nos soldats canadiens d'autre part supportent assez mal ce qu'ils appellent la morgue anglaise, leur orgueil et leurs manières distantes et antipathiques, leur désir d'acaparar les hauts postes et leur présomption de vouloir toujours dominer. Voilà bien des griefs irréconciliables. Il y a sans doute de l'exagération de part et d'autre. Le soldat qui saisit assez vite les défauts d'autrui manque souvent de psychologie pour descendre en lui-même et chercher des points de rapprochement. C'est pourquoi Anglais et Canadiens me semblent destinés à vivre dans la mésintelligence. Leurs tempéraments si diamétralement opposés ne peuvent pas se rapprocher sans se heurter. C'est un fait regrettable, mais un fait basé sur une psychologie irréconciliable. Il est heureux pour l'harmonie de la mère-patrie avec ses colonies, que l'Océan existe entre elles. Tout cela n'empêche pas qu'il y ait des qualités éminentes de part et d'autre, mais les qualités se repoussent quelquefois aussi bien que les défauts. Ce sont là des impressions personnelles que je donne pour ce qu'elles valent. Elles peuvent être discutables, mais je vous les envoie telles que je les ressens.

Je mets fin à ma trop longue lettre. Toutes ces petites tra-

casseries me font regretter le Canada de plus en plus. Rien ne me pèse comme les tiraillements et la mésintelligence. Heureusement c'est passé. Je suis toujours avec vous de pensée. Je vous en prie, ne vous inquiétez pas.

Je vous embrasse de tout coeur.

JEAN.

Comme nous l'avons dit, le 189^e ne séjourna que quelques semaines en Angleterre. Au mois d'octobre il passa en France et commença pour lui la vie des tranchées.

Ce fut pendant les quelques années qu'il passa au front que le Lieutenant Brillant se révéla l'homme supérieur à l'initiative heureuse et éclairée, le chef compatissant à la misère de ses soldats, s'évertuant toujours à adoucir le côté pénible de leur tâche, se faisant aimer pour ses rares qualités. On peut lui reprocher peut-être sa très grande condescendance pour ses hommes, mais il aimait mieux respecter l'humanité aux dépens de la discipline qu'imiter ces chefs pour lesquels un soldat est un être qu'on fait avancer au bout de la bayonnette ou à la pointe du revolver. D'ailleurs l'indiscipline n'a jamais résulté de cette bonne camaraderie.

Nous publions quelques-unes de ses lettres écrites pendant cette période. Nous en avons retranché les parties les plus personnelles qui n'intéresseraient pas le lecteur. On y voit le constant souci de ne pas attrister sa famille par le récit des incommodités et des misères des tranchées. Dans ses lettres adressées à sa mère, il pallia tout ce qui aurait pu l'angoisser et lui montra la plus persévérante bonne humeur. On y sent la délicatesse qui ne veut pas faire de la peine. Certes les ennuis ne lui firent pas défaut. Aux atrocités de la guerre qui l'entouraient, aux privations qui s'imposaient à l'existence des tranchées, aux possibilités d'un fatal dénouement se joignirent les déboires causés par les volontés humaines. Il connaissait trop les hommes pour se laisser aigrir par leurs mesures vexatoires. Elles sont inhérentes à tous les systèmes. La vie militaire n'en est pas indemne pour le soldat

dont le supérieur qui est presque un Dieu et dont les moindres ordres sont des lois.

Si ces ordres ne sont pas marqués au coin de la justice ou de la droiture elles peuvent devenir les plus cruelles épreuves qu'un subalterne ait à supporter. Que le Lieutenant Brillant ait eu à souffrir de ces petites persécutions, nul dans son entourage n'en doute. Et cela lui fut d'autant plus sensible qu'il ne sut jamais à quoi attribuer cette antipathie. L'homme courtois qui dominait en lui ne laissa jamais percer au dehors l'amertume qu'il dût ressentir. D'ailleurs la discipline militaire aurait rendu toute plainte inutile. Ses confrères souffraient peut-être plus que lui de ces petits ennuis. Mais ne nous appesantissons pas sur de si regrettables contingences. Reproduisons plutôt quelques-unes de ses lettres si sereines et si dégagées d'égoïsme.

Lettre à Mmc Jos. Brillant, Bic, Qué.

20 novembre 1916.

Chère Maman :

Je suis en France. Nous avons à peine séjourné un mois en Angleterre. Il a fallu que les autorités trouvassent nos soldats assez compétents pour les envoyer si tôt au feu ou que les besoins de troupes se fissent sentir outre mesure.

J'ai eu ma première expérience des tranchées. Vous dirai-je que je suis un peu désappointé ? Je croyais cela plus dur. J'ai été six jours sur la ligne de feu et maintenant je suis en repos pour six jours. Les opérations m'intéressent vivement. J'ai assisté à quelques petites attaques. Tout au plus faut-il garder son sang-froid. Je n'ai pas à me plaindre de la nourriture. Elle est abondante sans être variée. Il serait honteux d'exiger davantage, car j'imagine qu'à certaines parties du front ils sont moins bien que nous. Je ne vous ai pas dit que mon ordonnance est le jeune Gamache du Bic que vous connaissez. C'est un jeune homme fort gentil et bien courageux. Il est fâcheux que sa santé ne soit pas meilleure. Je vais m'efforcer d'alléger sa tâche.

Encore une fois je vous recommande d'être sans inquiétude à mon égard. Notre secteur est des plus tranquilles.

Dites mille bonnes choses à papa de ma part.

Je vous embrasse tendrement.

JEAN.

Lettre à Mme Jos. Brillant, Bic, Qué.

15 décembre 1916.

Chère Maman :

J'ai reçu toutes vos lettres d'un coup. C'était beaucoup de joie à la fois. La première, celle qui m'apprenait l'indisposition de papa, m'a causé une vive inquiétude. Combien je crains que ce mal à la jambe dégénère en quelque chose de plus grave. Et il est bien prudent au moins ? Je redoute tant qu'il commette des extravagances qui aggravent son mal. Et l'autre de vos lettres qui me disait qu'il était un peu remis a dissipé mes craintes. Cependant je suis encore inquiet. Ne retardez pas à me donner des nouvelles. Vos lettres adoucissent la tâche et rendent le travail plus facile. Votre chère écriture me répète tant de choses que j'aime. Je crois entendre votre voix, voir vos gestes et vivre un peu avec vous.

Faites mille recommandations à papa de ma part et dites-lui de ne pas avoir d'angoisse à mon égard. Notre front est d'un calme désespérant.

JEAN.

Lettre à M. et Mme Jos. Brillant, Bic, Qué.

22 décembre 1916.

Chers parents :

C'est la première fois que je passe la Noël et le Jour de l'An loin de vous. Loin ? je ne le crois pas. L'affection oublie la distance. Votre image est sans cesse mêlée à mes souvenirs et elle le sera davantage pendant ces jours de fête. Nos esprits communiqueront aussi étroitement, je le sais, que si nous étions ensemble. Je vous souhaite donc une Noël et

un Jour de l'An pleins de courage et d'espoir. Cette séparation ne saurait durer. Si je vous savais résignés, mon bonheur serait presque complet. Mon plus grand chagrin est que vous vous désoliez de mon éloignement. Je voudrais tout donner pour que vous fussiez heureux. Je sollicite votre bénédiction qui me ramènera bientôt vers vous. Que ces fêtes soient joyeuses comme d'habitude.

Je vous embrasse mille fois.

JEAN.

Lettre à M. le Curé d'Amqui, Qué.

Au Front, France, décembre 12, 1916.

22ème Bataillon, canadien français,
Force expéditionnaire anglaise.

Cher monsieur le Curé,

J'ai bien pensé vous écrire avant aujourd'hui, mais mes occupations multiples m'en ont empêché; donc je compte sur votre bonté pour me pardonner ce retard.

Comment est votre santé ? J'espère que notre hiver canadien ne sera pas trop dur pour vous et que l'an prochain à pareille date j'aurai le plaisir d'aller vous faire visite.

Vous êtes sans doute en plein hiver chez-vous. Ici le froid est assez grand et c'est très humide, ce qui fait que nous avons beaucoup de misère à supporter cette température.

Vous savez sans doute que je suis dans les tranchées depuis un mois et demi. La vie est assez joyeuse tout en nous laissant le temps de penser aux nôtres.

Vous parlerai-je de la belle France, surtout de son beau "Soleil" ? Celui qui le vante ce beau soleil, n'y est jamais venu en hiver; ça fait à peine deux fois que je le vois depuis mon arrivée ici.

Les maisons des paysans sont très vieilles et couvertes en chaume, les habitudes sont très anciennes et on y parle un patois. Il faut espérer que nous aurons le plaisir d'aller visiter Paris ou encore faire une petite promenade sur la Côte d'Azur.

Presque toutes les recrues d'Amqui sont maintenant en support sur la ligne de feu. Tous sont aussi joyeux que les circonstances le permettent et ont hâte de voir les Boches.

Permettez-moi maintenant de vous offrir mes humbles souhaits de bonheur et de prospérité à l'occasion du nouvel an. J'en profite pour vous demander pour moi et vos paroissiens qui sont sous le Drapeau, votre bénédiction et nous recommander à vos prières toujours ferventes.

Vous remerciant de cette bénédiction toute paternelle que vous daignez bien nous accorder,

Je me soustris,

Votre dévoué serviteur,

J. Brillant, Lieut.

Lettre à M. le Curé d'Amqui, Qué.

Au Front, France, 1er janvier 1918.

Cher Monsieur l'abbé,

Une promenade à cheval, ce matin, à travers la vieille France, m'amène à Amettes, petit village de pèlerinages. J'ai eu le plaisir de visiter la maison natale de St-Bonoît Labre, patron de votre paroisse, n'est-ce pas ?

Les bâtisses sont très anciennes et très bien conservées. Cette petite visite m'a surtout intéressé. Il m'a fallu donner toute une description d'Amqui au bon vieux curé qui garde le trésor. Pardonnez-moi si je me sers de crayon, l'encre se fait de plus en plus rare.

Veillez recevoir mes meilleurs souhaits pour le nouvel an, et encore cette année je viens vous demander votre bénédiction pour moi et pour vos paroissiens qui sont dans les tranchées.

Bon Monsieur le Curé, veuillez recevoir mes meilleures salutations espérant qu'avant la fin de 1918, j'aurai le plaisir de visiter Amqui.

Votre tout dévoué,

J. Brillant.

Lettre à Mme Jos. Brillant, Bic, Qué.

15 janvier 1917.

Chère Mère :

Nous avons passé les fêtes de la Noël et du Jour de l'An assez joyeusement. Le hasard a permis que je fusse hors des tranchées. Nous avons eu la Messe de Minuit suivie du réveillon. Le Jour de l'An m'a apporté une foule de colis du Canada dont l'un de vous. Qu'il est bon d'avoir tant de bons amis. Vraiment je suis gâté par le nombre de paquets qui m'arrivent de toutes parts. Ils contiennent tant d'excellentes et utiles choses que je partage avec les plus déshérités de mon entourage. Savez-vous que j'en suis à la dix-huitième paire de bas de laine que je reçois. J'en aurai pour affronter toutes les tempêtes et il m'en restera pour ceux qui sont privés de ce confort.

N'allez pas grossir les misères que nous endurons. Nous les considérons des détails insignifiants. La plus pénible est peut-être la privation de sommeil. Nous savons nous reprendre à l'occasion. Il fait moins froid qu'au Canada mais il pleut souvent et la boue devient irritante. Heureusement qu'un des colis contenait une paire de bottes de caoutchouc qui me permettent de faire face à toutes les inclemences. Je suis donc prémuni contre tous les attentats d'une vase trop adhérente. La Providence protège ma compagnie. Je n'ai pas perdu un seul de mes hommes. Priez pour que cette protection nous soit continuée. Il me ferait de la peine de laisser ces braves gens sur le champ de bataille. On finit par s'attacher à ces êtres de souffrances. Nous, officiers, nous avons mille douceurs, mille privilèges refusés aux pauvres soldats. Dans certains cas ce sont des machines à obéir, à souffrir et à être rabroués. Je m'efforce toujours de leur rendre la besogne plus douce et la vie des tranchées plus tolérable, mais nos moyens de les aider sont si limités qu'ils doivent souvent subir leur sort en silence.

Nos ennemis sont d'une inertie édifiante. Nous voudrions quelquefois un peu plus d'activité mais leur calme ne manquera pas de vous réjouir et de dissiper vos alarmes. Sans

doute que c'est un peu monotone que cette vie dont les jours de repos alternent avec les jours de garde, mais par contre nous avons beaucoup de loisir pour rêver à ceux que nous aimons et vous savez que j'en profite.

Je vous embrasse comme je vous aime.

JEAN.

Et pendant tout le cours de l'hiver les lettres suivirent fréquentes, rassurantes. Au mois de mars un confrère d'armes revenait au Canada. Il lui confia une lettre pour son frère M. Jules Brillant, d'Amqui, dans laquelle il pouvait parler plus librement, n'étant pas soumis à la censure.

Lettre à M. Jules Brillant, Amqui, Qué.

Cher frère :

Je profite du retour de l'un des nôtres au Canada pour lui confier cette lettre confidentielle. Dans mes lettres précédentes j'ai dû par prudence rester dans le vague de peur d'offenser la censure. Je peux te dire aujourd'hui que nous sommes dans le secteur de Angres, à deux kilomètres de Bully dans le Département du Pas de Calais. Les troupes canadiennes occupent presque tout ce front situé dans le nord de la France. C'est un point auquel les Allemands s'acharnent le plus à cause des mines de charbon qui s'y trouvent. De ces mines une faible partie reste aux Français.

Qu'il est pénible de voir les villes et les villages saccagés par cette guerre néfaste. Des femmes et des vieillards brisés par tant d'épreuves sont courbés aux travaux des champs et des mines. Nous ne pouvons nous défendre d'admirer leur endurance et leur héroïsme dans le malheur. Le deuil est entré dans toutes les familles, et partout on trouve la force de nous sourire et de nous hospitaliser avec la plus charmante courtoisie. Que ce soit le peuple ou la classe supérieure, nous trouvons toujours la même bonne humeur, la même espérance en leur clair regard et la même énergie indomptable. Non, un peuple comme celui-là ne peut pas être vaincu et s'il l'é-

taut, l'humanité perdrait une de ses sources de force morale.

Tu désires peut-être savoir la nature de nos machines de guerre. L'homme civilisé les a rendues très meurtrières, je t'assure. Nous avons d'abord les engins des tranchées composés d'un gros obus revêtu d'une tôle remplie de fer concassé chargé de fulmi-coton. C'est un explosif puissant et démoralisateur. Nous avons aussi les "saucisses" ou torpilles plus petites mais aussi dévastatrices. Elles entrent dix à quinze pouces dans la terre avant de faire explosion. Nous nous en servons pour démolir et détruire les abris ennemis. Les "fishtaïls", petits obus de six pouces de long et trois pouces de diamètre. Les mortiers de tranchée d'une forme d'un boulon pesant soixante livres et dont on se sert pour détruire les tranchées et couper les fils barbelés. Les cochons-volants pesant deux cent soixante livres chargés de fulmi-coton et de cordite Tu peux t'imaginer les ravages et le tapage que cela fait quand viennent s'y joindre les mitrailleuses, les grenades, les fusils et l'artillerie.

Le premier bombardement intense eut lieu au cours du mois de décembre. Tu peux te figurer notre curiosité. Maintenant ce sont là des bagatelles qui ne nous causent guère d'émoi. Ce fut là notre baptême du feu.

Nous sommes aujourd'hui à la droite de la pente de Vimy dont vous entendrez parler sous peu dans les journaux, car c'est ici que nous allons faire notre attaque dans quelques jours. Tu en auras certainement les détails avant la réception de cette lettre. C'est un secteur très actif. Nous occupons en partie des cratères à quatre ou cinq milles d'Arras. La grande retraite allemande pivote autour de cette dernière ville. Actuellement nous sommes à suivre un cours d'entraînement pour cette attaque que nous appelons la grande poussée du printemps. C'est notre brigade qui ouvrira le feu. Je viens en troisième ligne avec mon peloton. Nous allons avancer sous la protection d'un feu de barrage d'artillerie. Nous aurons un canon pour couvrir chaque six verges carrées de terrain que nous prenons et chaque canon tire entre sept à douze rondes à la minute. Nous aurons un bombardement intense de dix à douze jours et les dernières quarante-huit heu-

res un bombardement à outrance. J'ai honte d'avouer que j'ai hâte de voir tout cela. J'espère en sortir indemne. Ne fais pas part de cette lettre à papa et à maman. Elle pourrait leur causer de vives inquiétudes.

Nos devoirs dans les tranchées sont assez durs et encombrants. Nous sommes d'ordinaire cinq à six jours sur la ligne de feu ce qui signifie que nous sommes de service jour et nuit durant ce temps. Quand l'activité n'est pas trop grande nous accrochons quelques heures de repos par jour mais sans nous dévêtir et même nous déchausser. Ce n'est pas toujours amusant de passer une nuit entière sans bouger par une température froide et humide, mais ces choses passent encore inaperçues. Ce qui me fait souffrir davantage, c'est de rester ainsi botté pendant longtemps. Mais ces petites épreuves ne sont rien en comparaison de la joie que nous éprouvons après quelques succès.

Rassure papa et maman par des lettres et des visites fréquentes.

Je te salue fraternellement,

JEAN.

Lettre à M. et Mme Jos. Brillant, Bic, Qué.

1917

1er avril 1917.

Chers parents

Je viens du fond de ma tranchée vous souhaiter une joyeuse Pâques toute blanche et toute fleurie. Ne soyez pas inquiets, nous saurons bien passer cette journée d'une façon agréable. Nous avons encore plus de ressources pour nous amuser qu'on ne le croit généralement.

L'hiver achève bien pâle et bien réduit comparé aux nôtres. Une fois il est tombé six pouces de neige. Les Français en étaient aux abois. Ils n'avaient jamais vu de telles avalanches. Leur ébahissement nous a bien amusés. Nous ne pouvons assez dire l'empressement et l'hospitalité des Français à notre égard. Il est vrai qu'ils n'ont jamais vu de Canadien-français avant maintenant. Nous sommes pour eux

des animaux rares. J'aime beaucoup les paysans français c'est un délicieux mélange de bonhomie, de finesse et de candeur. Ils n'en reviennent pas que nous parlions français, qu'ils nous comprennent et que nous les comprenions.

Au cours de l'hiver nous avons fait plusieurs petites avances et perdu relativement peu d'hommes. Les journaux ont dû vous mettre au courant de nos faits d'armes. Les Allemands fléchissent, leur résistance est plus molle, la fin de cette affreuse guerre se dessine-t-elle ? Quelques-uns disent dans un ah, c'est peut-être prématuré. Il nous est difficile de juger du progrès général. Nous connaissons bien ce qui se passe dans notre petit domaine, mais du reste de la ligne nous sommes dans l'ignorance absolue. Peut-être en savez-vous plus que nous des opérations générales.

Le jeune Chénard a été blessé à la tête et est mort le lendemain. Bon jeune homme plein de bravoure et d'oubli de lui-même. C'était presque un enfant et il sut mourir avec la fermeté d'un héros.

Je regrette cet affreux canard à l'effet que j'étais blessé et qui a dû vous jeter dans d'affreuses angoisses. A l'avenir n'ajoutez pas d'importance aux rapports des journaux. Il y a toujours des imbéciles à court de nouvelles prêts à se servir de la douleur des autres sans se soucier des conséquences. Si je suis blessé, les autorités vous avertiront.

Il est bientôt minuit. Je songe qu'il est six heures en Canada c'est l'heure du repos du soir. Je vous vois autour de la table.

Je continue à recevoir régulièrement vos colis et ceux de mes amis. Quoiqu'ils soient en retard ils sont intacts, excepté celui qui contenait des boîtes de poulet. On avait enlevé le poulet et laissé les sucreries. L'oeuvre de quelques crève-faim que je ne peux guère blâmer et auxquels je pardonne de tout coeur.

Je ne relis pas ma lettre pour la corriger. D'ailleurs il n'y a rien à corriger à mes sentiments pour vous.

Soyez toujours sans crainte à mon sujet. Je vous embrasse en vous disant bonsoir.

Lettre à Mme Jos. Brillant, Bic, Qué.

29 avril 1917.

Chère mère :

Je vais vous apprendre une nouvelle qui vous réjouira. Je suis à l'hôpital malade des fièvres des tranchées. Je me hâte d'ajouter que cette maladie n'a rien d'alarmant ; un peu de fièvre avec une grande lassitude dans les jambes, que va quelquefois jusqu'à l'incapacité de marcher. Je resterai ici encore quelques semaines pour finir de me rétablir. Dire comme la vie de l'hôpital est monotone c'est à désirer le tumulte des tranchées. Vous allez donc être parfaitement rassurée sur mon compte. Je ne cours pas plus de danger que si j'étais dans notre maison du Bic. Je regrette bien un peu d'être éloigné de mes hommes. Ce sont de braves enfants qui savent si bien se battre. Ces petits Canadiens élevés loin de toute vie militaire la comprennent avec une rapidité étonnante, ils savent se dominer par la volonté et dominer les vaines terreurs. J'oserais dire que ce sont des surhommes, si le mot n'avait pas un sens péjoratif. Je leur devais ce petit hommage. Si je ne craignais de vous attrister, je vous dirais que j'ai hâte d'aller les rejoindre.

Dites donc à papa qu'il a un fils qui se laisse soigner pour une maladie légère comme si elle était grave.

Chère maman, je sens que mon coeur vous aime toujours davantage.

JEAN.

Lettre à M. l'abbé Joseph Raiche, Antigonish

16 avril 1917.

Cher oncle :

J'ai reçu les cigares que vous m'avez envoyés et le joli exemplaire de l'Imitation. Pour les uns et pour l'autre je vous remercie infiniment. Ne vous mettez pas martel en tête parce que vous n'avez trouvé qu'une édition anglaise à m'envoyer. Il ne me déplait pas de lire l'anglais, non que je le préfère au français, mais une langue étrangère force l'esprit à un travail

de compréhension qu'écarte une trop rapide intelligence d'un texte de sa langue maternelle. En ouvrant ce petit livre au hasard j'ai lu le verset suivant que je vais prendre pour devise avec altération. "Sa cellule bien gardée adoucit, mal gardée elle engendre l'ennui". Au mot cellule je substituerai le mot tranchée : est-ce à propos ?

Je ne vous parlerai pas des horreurs de cette guerre, il y en a tant et tant qu'on finit un peu par s'y accoutumer. Et pourtant que de souffrances et de détresses, s'il était donné à l'esprit humain de calculer les souffrances physiques et morales de ces milliers de soldats, les angoissés des mères, des sœurs et des fiancées enfin tout ce que cette guerre a produit de détresses, on verrait une pyramide de douleurs s'élevant jusqu'au ciel et qui devrait apaiser Dieu. Ceci m'amène à parler du réveil religieux en France, dont vous me demandez ce que j'en pense. Je n'ai guère voyagé dans le pays. Je suis allé à Calais, à Bologne-sur-mer et j'ai passé quelques jours à Paris, visité quelques villages où nous avons stationné. En effet j'ai cru constater une effervescence religieuse. Les églises étaient généralement remplies à toutes les messes. Sans doute dans les circonstances, il faut tenir compte d'un enthousiasme qui peut n'être que transitoire, et d'un autre côté, il est assez naturel, dans le moment du danger, de se rapprocher d'une puissance protectrice. Je crois que la guerre ne changera guère les esprits. Il y aura en France des Français et des meilleurs qui continueront à aller à la messe comme avant et d'autres qui ne pratiqueront guère plus qu'avant. Ce sont là des remarques personnelles sujettes à révision. Dans un autre ordre d'idées la France est un beau pays. J'ai trouvé une force d'âme, un esprit d'abnégation remarquables. Nous, les étrangers commettons peut-être la funeste erreur de juger la France par Paris ou par quelques livres que nous lisons. Ce que nous trouvons partout ici c'est l'esprit français si fin, si prompt à saisir le rapport des choses, si habile à l'exprimer avec tact et sobriété.

Cher oncle, vous me faites mille questions sur la guerre ; je n'y répondrai pas. Qu'est-ce que j'en sais de la guerre, vous

êtes peut-être infiniment plus renseigné que moi. Le soldat ici a une vue bien limitée des opérations générales. Il sait ce qui se passe dans son cercle. Il ignore le reste. Quelquefois il entend le canon au loin et conjecture. De cette façon nous gagnons toutes les batailles et nous faisons dire aux Allemands ce qui nous plaît. Nous avons un ennemi formidable qui a derrière lui une organisation parfaite. Cet échafaudage de leur puissance devra quand même s'écrouler un jour. On croit déjà entendre des craquements précurseurs de la débâcle. Et alors ce sera un désarroi général car ils seront vaincus, c'est indubitable. Nos forces augmentent chaque jour et les leurs doivent nécessairement diminuer. D'ailleurs il faut admettre qu'ils ont fait une lutte héroïque, leurs soldats croient se battre pour la justice comme nous le croyons nous-mêmes et je ne crois pas qu'il faille les haïr.

Voilà une longue lettre cher oncle, mais vous l'avez provoquée par vos questions. Écrivez souvent chez nous, vos lettres leur donneront de la force dans la séparation.

Continuez à penser à moi.

JEAN.

Lettre à M. l'abbé Joseph Raiche, Antigonish

1er mai 1918.

Cher oncle :

J'ai reçu les livres et les journaux. Je regrette que mes loisirs ne me permettent pas de lire davantage. Nous sommes à une période d'activité intense. Les Allemands tentent un effort suprême et jouent leur dernier atout. Décidément la fin approche, nous caressons l'espoir d'aller passer la Noël en Canada.

L'écho des dernières batailles a dû vous parvenir. Les Français se battent bien, même ceux qui avant la guerre prônaient l'anti-militarisme, la non résistance et autres théories du genre. Il faut que la patrie ne soit pas une vaine chose pour qu'au moment du danger elle rallie ceux qui la niaient et en fasse des valeureux défenseurs.

A mon passage à Paris j'ai acheté quelques volumes. Les publications sont aussi nombreuses que jamais. L'extrême activité des Français n'a pas été entravée par la guerre ; elle a continué à produire comme avant. Toute cette littérature de guerre ne m'intéresse pas. On y sent le plaïdoyer de la haine de l'Allemand. Je ne crois pas que cette littérature vive longtemps après la guerre. Les auteurs de ces ouvrages seront peut-être les premiers à rire de leur exagération.

Nous sommes de plus en plus occupés, il se prépare de grandes choses pour un avenir prochain. Que cette guerre effroyable coûte de sang et de souffrances ! Il peut y avoir un certain plaisir à l'art militaire, à prendre un objectif longtemps convoité, à faire de la tactique, mais ces considérations vont toujours avec accompagnement de douleurs et de larmes.

Comme toujours tout à vous,

JEAN.

Cette dernière lettre était écrite au commencement du mois de mai. Vers le 28 mai le Lieutenant Brillant gagnait la médaille militaire dans les circonstances suivantes. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire l'article et la version qu'en donnaient les journaux.

UN BRAVE DE RIMOUSKI DECORE

Le capitaine Jean Brillant, de Bic, Comté de Rimouski, est décoré pour sa grande bravoure. Une belle carrière militaire.

(Du correspondant du "Soleil")

Rimouski, 1er.—Lors de la grande offensive de mai, les Allemands avaient établi un poste d'observation en face des lignes du 22ième. Il fallait quelques-uns qui puissent les déloger. Le major Roy et le Capitaine Brillant offrirent leurs services. Accompagnés d'une quarantaine d'hommes, ils s'élancèrent vers les positions allemandes défendues de cinquantes hommes et deux mitrailleuses. Après un combat corps à corps, au cours duquel quarante-sept Allemands furent tués et trois pris prisonniers, ils s'emparèrent du poste et des

mitrailleuses. Pendant l'engagement trois soldats alliés furent blessés, et un tué en revenant.

Le major Roy et le Capitaine Brillant reçurent quelques blessures, mais continuèrent l'attaque jusqu'au succès final.

Le Capitaine Brillant a déjà fourni une belle carrière militaire de vingt-deux mois dans les tranchées. Parti du Canada avec le 189^e, il passa dans les rangs du 22^e lorsque le premier bataillon fut démembré et attaché à divers autres.

Le Capitaine Brillant est né à Bic, et sa décoration ne fait qu'ajouter une preuve nouvelle à la bravoure de nos soldats du comté de Rimouski.

Au commencement de juillet le Lieutenant Brillant écrivait à son frère. Le ton modeste avec lequel il relate cette prouesse est digne de remarque. Combien il fait partager aux autres une si belle action.

Lettre à M. Jules Brillant, Amqui, Qué.

3 juillet 1918.

Cher frère :

Nous avons eu dernièrement une petite expérience fort intéressante qui m'a coûté de légères blessures à la tête. Ces blessures étaient si insignifiantes qu'il ne vaut guère la peine d'en parler. Elles ne m'ont pas empêché un seul moment de rester à mon poste. Le major Roy et moi avons fait une petite escarmouche assez fructueuse. Quarante-un hommes se sont spontanément offerts pour nous accompagner et se sont comportés en vrais héros. Les Allemands avaient un poste non loin de notre tranchée, lequel était défendu par deux mitrailleuses et une cinquantaine d'hommes. Nous nous sommes rués à l'assaut et après un combat corps à corps de quinze minutes, avons tué et massacré tout ce qu'il y avait d'Allemands en ayant soin d'en amener trois prisonniers pour faire la preuve de notre petit fait d'armes. Trois de nos hommes ont été blessés et un tué. Le succès de cette journée revient en partie à l'élan de nos soldats et au courageux exemple du major Roy. Avec un tel chef et de tels hommes on ne peut

pas forfaire à son devoir. On veut bien me récompenser par la Croix militaire et la promotion au grade de capitaine. Fais part de cette heureuse nouvelle à papa et à maman. Je m'en réjouis pour eux. C'est une petite compensation à leurs sacrifices.

Je te salue affectueusement.

JEAN.

Le mois d'août suivant devait être fatal à notre héros et en même temps lui mériter la plus haute distinction militaire de l'Empire Britannique, la Croix Victoria. La Croix Victoria est une récompense créée par la reine Victoria lors de la guerre de Crimée, en 1856. La Croix Victoria est une décoration que l'on confère aux officiers et aux soldats de l'armée et aux marins de la flotte en reconnaissance d'un acte spécial de bravoure. Elle consiste en une croix de Malte faite de bronze, portant au centre la couronne royale surmontée du lion avec l'inscription "Pour Valeur".

Voici la citation officielle attestant les droits du Lieutenant Brillant à une si belle récompense.

CITATIONS OFFICIELLES

Le Lieutenant Jean Brillant, M. C., du 22^e Bataillon, Régiment de Québec.

Pour la plus éclatante bravoure et un dévouement presque surhumain au devoir pendant les opérations du huit et neuf août Dix Neuf Cent Dix Huit, dans l'attaque et dans l'avance de douze milles aux environs de Villers Bretonneux à l'est de Maharicourt.

Le Lieutenant Brillant était à l'attaque d'une compagnie qu'il conduisait pendant ces deux jours avec grande rapidité et extraordinaire habileté et initiative.

Vers une heure de l'après-midi le Neuf Août Dix Neuf Cent Dix Huit, à un mille à l'est de Caix, après le commencement de l'attaque, le flanc gauche de sa compagnie fut arrêté par une mitrailleuse ennemie. Le Lieutenant Brillant

lant se précipita et captura la mitrailleuse tuant lui-même deux servants. Dans cette action ayant été blessé à la cuisse, il refusa de se faire évacuer.

Un peu après trois heures le même jour, la compagnie du Lieutenant Brillant fut arrêtée par un feu violent venant d'un nid de mitrailleuses établi dans les maisons de la partie nord de Vrely. Personnellement il reconnut le terrain, organisa un parti de deux pelotons, et s'élança droit sur le nid de mitrailleuses. Cent cinquante Allemands et quinze mitrailleuses furent pris, le Lieutenant Brillant tua cinq Allemands et fut blessé une seconde fois à l'épaule. Sa blessure fut pansée immédiatement, mais il refusa de nouveau de se faire évacuer.

Vers six heures du soir, le même jour, après que sa compagnie eut atteint une ligne à l'est de Maharicourt, ce brave officier vit une pièce de campagne tirant sur ses hommes en terrain découvert, du bois de Maucourt.

Immédiatement il organisa un détachement sur le canon. Après une avance de six cents verges, le Lieutenant Brillant fut sérieusement blessé à l'abdomen. Malgré cette troisième blessure, il continua à avancer plus de deux cents verges et tomba inconscient de fatigue et de perte de sang.

L'exemple admirable du Lieutenant Brillant pendant cette journée enflamma ses hommes d'un enthousiasme et d'une ardeur qui contribua largement au brillant succès du bataillon dans cette journée.

* * *

Ainsi mourut le Lieutenant Jean Brillant comme il devait mourir, en pleine gloire, mêlant son sang à celui de tant d'autres héros qui ne surent pas non plus s'épargner, mais se sacrifièrent de plein gré, le sourire sur les lèvres, pour aider au triomphe de la justice et de l'humanité. Le Lieutenant Brillant n'avait jamais rêvé si glorieux trépas, mais comme nous, il devait s'y attendre, étant de ceux qui ne savent pas reculer même au moment du danger suprême. Il aimait la vie car on l'aime à son âge, mais au-dessus de la vie il a aimé le devoir poussé jusqu'à sa dernière limite. Sa vie a été sans faiblesse, son dévouement exemplaire et sa mort celle d'un

héros. Blessé à mort il pensa à ses soldats et dit à ceux qui l'assistaient : "Transportez-moi en arrière pour que mes hommes ne me voient pas souffrir; non que je craigne la souffrance mais je redoute qu'elle ne les affecte et ne les décourage". Après ces dernières paroles il perdit connaissance pour ne plus la recouvrer. Ainsi sa dernière pensée fut une pensée de charité pour ceux dont il avait partagé les labeurs et les angoisses. Le lendemain, le 10 août, il mourut à l'âge de 28 ans et quelques mois. Son corps repose dans le cimetière militaire du Dury en France.

—:o:—

QUELQUES TEMOIGNAGES DE SYMPATHIES

Le Roi m'ordonne de vous assurer des sympathies les plus sincères de Sa Majesté et de la Reine dans votre grande épreuve.

DERBY.

Sec. d'Etat pendant la guerre.

Ottawa, 19 août 1918.

Cher Monsieur :

Je reçois l'ordre de Son Excellence le Gouverneur-Général de vous dire avec quel profond regret il a appris la perte que vous et le pays venez de faire par la mort de votre fils le Lieutenant Jean Brillant au service de son pays. Son Excellence sympathise avec vous dans votre chagrin.

Je suis tout à vous,

H.-G. HENDERSON,

Lieut-Colonel.

Sec. du Gouverneur-Général.

Ottawa, 16 août 1918.

M. Jos. Brillant, Bic, Qué.

Mes collègues et moi nous exprimons notre profonde sympathie dans la grande épreuve que vous venez d'avoir par la mort de votre valeureux fils.

WHITE.

Premier Ministre en charge.

*Lettre de l'Aumônier qui a assisté
le Lieutenant Jean Brillant.*

Monsieur :

Quoique vous ayez reçu une dépêche officielle vous annonçant la mort de votre fils le Lieutenant Jean Brillant, je sens qu'il est de mon devoir de vous écrire aussi pour vous offrir un peu de consolation dans cette grande épreuve. Votre fils fut admis à l'hôpital C.C.S. 68 souffrant de blessures sérieuses. Son état était si désespéré que je lui ai administré les derniers sacrements. Je dois ajouter qu'il a reçu des médecins et des garde-malades les soins les plus attentifs malgré lesquels il a succombé. J'aimerais vous dire exactement où il est enterré mais les règlements militaires me permettent seulement de vous donner une adresse où vous pourrez obtenir tous les renseignements à ce sujet de même qu'une photographie de sa fosse. Je crois comprendre que ses effets vous seront bientôt envoyés.

Pour ma part, tout en vous exprimant mes sympathies les plus sincères, je promets de me souvenir de votre cher fils à ma messe quotidienne. Puisse-t-il reposer en paix et puisse Dieu donner à ses chers parents la grâce de se résigner à sa sainte volonté.

Je suis sincèrement,

C. BULLOCK, C. F.

*Lettre de la Garde-malade qui a assisté le Lieut. Brillant
dans ses derniers moments.*

Cher Monsieur :

C'est avec le plus grand regret que je vous écris pour confirmer la triste nouvelle de la mort de votre fils le Lieutenant Jean Brillant du 22e Bataillon C. F. survenue dans cet hôpital Il y fut admis souffrant de blessures graves à l'abdomen. Il était si malade que son cas fut jugé désespéré. Il s'affaiblit graduellement et mourut paisiblement à 1.30 a.m. Tout fut tenté pour lui mais en vain. Il n'a pas souffert beaucoup

pendant le court délai qu'il fût sous nos soins. Il n'a pas laissé de message pour personne avant de mourir. Ses effets personnels vous seront expédiés, en temps et lieu, de son régiment.

Avec mes sympathies les plus sincères.

Je suis votre dévouée,

K. M. R.

Garde-malade de service.

*L'ordonnance du Lieutenant Brillant écrit à la
mère de son officier.*

Madame Brillant, mère de feu Jean Brillant a reçu du soldat A. Fortin, ordonnance de l'officier défunt, la lettre suivante écrite d'un hôpital d'Angleterre où le soldat Fortin est à se rétablir d'une blessure à l'épaule.

2nd Western General Hospital, 1-9-18.

Madame :

Je vous écris ces quelques lignes afin d'accomplir ma promesse à Jean de vous écrire de suite, mais, madame, je regrette de vous dire que je n'ai pas pu vous écrire avant, vu que nous étions en pleine bataille et que j'ai été blessé moi-même, mais pas gravement; une balle de mitrailleuse au travers de l'épaule gauche, mais je me porte assez bien à présent.

Je vous envoie un morceau que j'ai détaché d'un journal et qui rapporte exactement comment votre regretté fils a reçu sa dernière blessure, car j'étais avec lui. Comme vous le savez, j'étais son ordonnance depuis 11 mois et nous étions comme deux frères.

Je puis vous assurer, madame, en perdant Jean le 22ème perd un de ses plus braves et compétents officiers, comme le disait le major Roy, le commandant de notre compagnie, et qui a été blessé en même temps que moi le 28 du mois dernier.

Veillez, madame, accepter mes condoléances sincères dans le malheur qui vient de vous frapper.

J'oubliais de vous dire qu'il a eu le bonheur d'être administré et de recevoir la communion avant de mourir.

Madame de 6 officiers de ma compagnie il n'en reste plus : 2 sont morts et le reste blessés.

Bien, je termine en vous souhaitant une bonne chance ainsi qu'à M. Brillant et le reste de la famille.

Donc, au revoir, madame, je me souscris votre ami.

Pte. A. FORTIN.
2nd Western Gen. Hosp.
Longworthy Rd.
Seedly,
Manchester, England.

Une lettre du Lieutenant Paul Bauset, de Montréal.

Le Lieutenant Paul Bauset, du 22ème, de retour au Canada après avoir été blessé, au front, a écrit à M. J. A. Brillant, d'Anqui, frère du Lieutenant Brillant, les détails qu'il a appris en Angleterre, alors qu'il était à l'hôpital, sur la mort de son ami et compagnon d'armes Jean Brillant. Cette lettre se lit comme suit :

71 rue St-Luc.
Montréal.

Cher Monsieur :

Je reçois aujourd'hui votre lettre me demandant des détails sur la mort de Jean : Malheureusement, j'étais à l'hôpital en Angleterre à cette époque; mais j'ai appris par d'autres officiers du 22ème qui revenaient en Angleterre vers ce temps que Jean avait été blessé trois fois avant de mourir et que toujours il refusait de retourner en arrière des lignes pour faire panser ses blessures, et qu'enfin il aperçut un canon qui tirait presque à bout portant sur nos hommes; il avançait pour capturer ce canon lorsqu'il fut mortellement blessé à l'abdomen; il continua à avancer une centaine de verges, mais mal-

heureusement cette dernière blessure l'épuisa et il perdit connaissance, il mourut quelques heures après; il commandait alors la compagnie "B". Je sais qu'il a été recommandé pour la plus haute distinction britannique, la "Victoria Cross" et j'espère bien qu'on la lui accordera, car ce qu'il a fait le 10 août est presque surhumain : il devait aussi être nommé capitaine dans peu de temps.

Veillez accepter, monsieur, vous et votre famille, mes sympathies sincères à l'occasion du malheur qui vous frappe, car je ressens ce coup plus que tout autre, car Paul-Emile Côté et Jean étaient deux de mes meilleurs amis ainsi que le Lieutenant Coucy que vous devez très bien connaître.

Je serai heureux de vous donner tout autre détail que vous désirerez s'il est en mon pouvoir de le faire.

Veillez me croire,

Votre dévoué,

PAUL BAUSET.

*Lettre du Général Sir H. S. Rawlinson,
commandant de la quatrième armée.*

Monsieur :

Je vous félicite des prouesses et de l'attachement à son devoir que votre fils a montré et qui lui ont mérité la Croix Victoria.

RAWLINSON, Général.

Commandant de la 4^{ème} Armée.

A ces lettres nous pourrions en ajouter une foule d'autres dans lesquelles est louée la bravoure du Lieutenant Brillant mort avant de recevoir la Croix Victoria. Le Gouverneur-Général du Canada a bien voulu venir la présenter à son père à

Rimouski. A cette occasion le Roi écrivit une lettre autographe à M. Joseph Brillant.

30 septembre 1918.

Monsieur :

C'est un sujet de regrets sincères pour moi que la mort du Lieutenant J. Brillant M. C. du 22ème Bataillon, et c'est également un grand regret que je sois privé de l'orgueil de présenter personnellement la Croix Victoria, la plus grande de toutes les récompenses pour valeur et attachement au devoir.

GEORGES, R. I.

Nous reproduisons les articles, les adresses et les réponses publiés dans le "Progrès du Golfe" du 20 décembre 1918 :

— :o: —

LA VISITE DU GOUVERNEUR.

Ceux qui voulaient donner à la visite distinguée du Gouverneur Général en notre ville et à la cérémonie que le très honorable personnage devait présider lundi dernier le caractère significatif d'un événement populaire et d'une fête vraiment nationale, ont dû rester émerveillés de la manière dont leurs souhaits ont été réalisés et des proportions considérables qu'a eu l'événement en s'accomplissant parmi nous.

Pour notre part, de toutes les manifestations d'un caractère public que la ville de Rimouski a vu se produire chez elle, nous ne croyons pas qu'on en puisse citer une seule qui, dans le passé, ait obtenu à tous égards un aussi franc et complet succès.

Certes, nous avons, comme en bien d'autres endroits, été témoins de bien des fêtes civiles, nationales et religieuses, patriotiques, sociales et politiques, presque toujours fort importantes par leur grandiose et impressionnante solennité; mais repassez en votre mémoire toutes les grandes et brillantes fêtes qui sont venues à des intervalles plus ou moins rappro-

chés engager le peuple à se réjouir avec ses chefs et ses guides, et trouvez-y, si vous le pouvez, une seule circonstance où le peuple tout entier, sans distinction d'aucune espèce, a été appelé à concourir ou à participer à la durée de toute une fête, de la première à la dernière heure.

Qu'il se soit agi de la visite d'un premier ministre ou d'un prince de l'Eglise, des noces de quelqu'institution, d'un dignitaire ecclésiastique ou d'un civil éminent, d'une bénédiction de cloches ou d'église, de l'inauguration d'un chemin de fer ou du lancement d'un navire, d'un congrès quelconque ou d'une assemblée politique, d'un triomphe de député ou de ministre, ou même d'une célébration de St-Jean-Baptiste le 24 juin ou le 1er juillet, il y a toujours eu, comme il y aura toujours, une part dans ces réjouissances et ces manifestations que le peuple, le menu peuple, l'immense majorité par conséquent, a ignorée, qu'il n'a vue jamais, et à laquelle sa présence n'est jamais admise et même pas désirée ; qui ne sait, en effet, qu'à chacune de ces fêtes, pour avoir l'air d'être complète et somptueuse, il faut dans le programme un banquet qui en soit digne, un concert, ou une soirée de gala, un conciliabule d'amis, une séance dramatique et musicale, et nombre d'autres réunions auxquelles seule est invitée une élite triée sur le volet ? Ne serait-il pas absurde, du reste, de convier toute une ville ou une paroisse à un lever, une noce, un diner, un bal ou un concert !

Mais à notre fête régionale et patriotique de lundi dernier, qui dura en tout deux heures, mais deux heures bien remplies, il n'y avait rien de tout cela : pas un seul article du programme qui ne fut public et pour tout le public.

Aussi bien fut-elle, de toutes celles auxquelles nous avons assisté auparavant, la plus franchement et la plus aimablement populaire, offrant à tous, sans exclure qui que ce soit, le plus d'attraits et d'intérêt, tant à cause du prestige des visiteurs et autres personnages distingués que du remarquable événement qui motivait leur présence ici.

La journée du 16 décembre a été pour la région et particulièrement pour la ville de Rimouski un véritable jour de

grande fête nationale, mémorable entre tous pour les citoyens de nationalité canadienne et de langue française qui habitent cette région. En venant au nom du Roi remettre aux parents des héros Brillant et Kaeble la plus insigne décoration militaire que puisse offrir au courage et à la valeur le haut commandement britannique, le Duc de Devonshire, gouverneur-général du Dominion, s'est trouvé à rendre à la race qui a produit ces héros un hommage aussi éloquent que solennel qui doit nous consoler et nous dédommager tous ensemble, citoyens de la française province de Québec, des haineuses et sordides injures, des crachats infects dont ne cessent de nous couvrir nos ignobles détracteurs de l'Ontario et d'ailleurs. Nous avons tous, en ce jour, et tout en conservant dans notre maintien et nos discours une parfaite dignité de gentilshommes, nous avons tous éprouvé dans notre coeur et notre chair un vif sentiment de nationale fierté et de légitime allégresse.

Ainsi lundi matin, toute la population de Rimouski se levait-elle le coeur en liesse et s'appréta, en décorant les rues, en pavoisant ses maisons, à recevoir royalement, avec le calme, le respect et la dignité qui convenaient à la circonstance, le Représentant de Sa Majesté Georges V.

Il nous sera bien permis de féliciter ici nos citoyens de Rimouski. Ils ont fait les choses admirablement bien. Ils ont répondu parfaitement à l'invite qu'au nom du Comité de Réception nous leur faisons vendredi dernier de ne rien négliger ni épargner pour contribuer à donner aux visiteurs distingués qui ont été un instant nos hôtes, une excellente impression de leur séjour parmi nous. On ne pouvait mieux faire. Rien n'a cloché. Des rues propres comme un sou neuf. Des drapeaux à joyeuses couleurs, disposés simplement et avec goût, couvraient allègrement les façades et les abords des propriétés publiques et privées. Rien de grotesque, rien de cocasse, rien de folichon. Aucune inscription ; bravo ! Les "inscriptions" qui s'exhibent en temps de liesse sont d'ordinaire si banales et si saugrenues quand elles ne sont pas littéralement absurdes ou idiotes, qu'elles sont devenues un peu généralement aux jours de fêtes et de réceptions officielles le fléau à redouter et à prévenir.

Dès 9 heures, une foule nombreuse se promenait en flots pressés dans les rues de la gare. Dans cette foule on remarquait les nombreux visiteurs venus des différentes paroisses du district, qui se mêlaient gaiement à leurs amis et connaissance de Rimouski.

Vers 10 heures, alors que le convoi vice-royal entraît en gare, le quai et la place de la station étaient entièrement couverts d'une multitude compacte mais toujours paisible et très digne.

Le Gouverneur descendit de son char suivi de son secrétaire particulier, de ses aides-de-camp et du contrôleur de sa maison Lord Richard Nevill. Son Excellence fut accueillie par Son Honneur le Maire H. G. Lepage, M. le Magistrat H. R. Fiset, président du Comité de Réception, et MM. les Conseillers municipaux de la ville. Tous ces messieurs, ainsi que les officiers militaires présents, les parents des décorés, les maires des municipalités des comtés de Rimouski et Matane, et enfin les membres du comité de réception prirent place dans les voitures qui leur étaient assignées, et qui allèrent se ranger derrière l'équipage du Gouverneur, une superbe voiture (soit dit en passant), appartenant à l'échevin Morissette, et tirée par deux magnifiques chevaux noirs mis à la disposition du comité par le Dr Moreault et M. A. A. Portugais.

Une voiture conduite par le chef de police Pineau, ayant à son côté le Shérif D'Anjou, vint se mettre en tête de l'imposant cortège pour le précéder et le conduire par les rues où celui-ci devait défilier.

Tous les équipages étaient magnifiquement harnachés, mais, est-il besoin de le dire, sans pompons ni frisettes dont certains organisateurs se croient encore, en certains milieux, tenus de décorer les oreilles, la crigne et même la queue des braves bêtes appelées par devoir d'état et d'obéissance à figurer dans les cavalcades et les cortèges d'honneur.

La réception officielle et la cérémonie de la présentation des Croix Victoria ainsi que la distribution des Drapeaux de l'Emprunt de la Victoire aux Municipalités eurent lieu, comme nous l'avons annoncé, au Séminaire, dans la salle des promo-

tions, que l'on avait décorée et pavoisée sobrement mais correctement, et qui s'était remplie d'une foule si grande que la vaste pièce ne put toute la contenir : quelques centaines de personnes furent dans l'impossibilité de pénétrer dans l'enceinte et durent attendre à l'extérieur la... sortie du Duc après la cérémonie, qui se termina quelques minutes avant midi. On en lira les intéressants détails dans le compte rendu officiel que le Conseil de Rimouski a chargé son secrétaire-trésorier de préparer pour l'inscrire au registre de ses procès-verbaux. Nous publions, avec l'autorisation de qui de droit, ce rapport de M. le Secrétaire D'Auteuil, en quatrième page.

Les dames assistaient en grand nombre à l'imposante et historique cérémonie.

—:o:—

LE GOUVERNEUR GENERAL A RIMOUSKI

En présence d'une foule énorme rassemblée dans la Salle du Séminaire, M. Joseph Brillant, du Bic, et Madame Joseph Kaeble, de Sayabec, reçoivent pour leurs valeureux fils, morts au champ d'honneur, la Croix Victoria que leur remet Son Excellence au nom de Sa Majesté le Roi Georges.

GRANDIOSE ET INOUBLIABLE CEREMONIE

Texte des adresses de Son Honneur le Maire de la Ville et du Préfet du Comté de Rimouski.—Réponse du Gouverneur.—

UNE JOURNÉE REMARQUABLE

La visite du gouverneur-général a mis notre ville en joyeuse activité. Des visites de ce genre sont, de fait, assez rares pour que nous prenions la peine de nous en émouvoir ! Mais encore c'est bien la première fois qu'il nous est donné d'être

témoins d'une cérémonie comme celle de lundi dernier, où nous avons vu le représentant de l'autorité royale venir remettre, de sa main, aux parents douloureux de deux héros de nos comtés, la plus haute décoration qui pouvait honorer leurs exploits.

La fête fut digne de ces deux grands morts. Les adresses de la ville et du comté présentées à Son Excellence furent parfaites de ton et de pensée : qu'on nous permette d'en féliciter qui de droit. Et nous ne saurions dire à quel point nous fûmes heureux d'entendre le duc nous redire, en notre langue, la gloire des héros du jour, et le Colonel Henderson, son aide-de-camp, rappeler les faits d'armes de Brillant et de Kæble en lisant leurs si belles citations dans la langue même qui leur apprit à être des braves...

Nous sommes heureux de pouvoir publier, en ce numéro de notre journal, le texte des adresses, de la réponse du Gouverneur, des citations officielles et des lettres du Roi Georges, ainsi qu'un compte rendu officiel de la journée que le Conseil de Rimouski a fait dresser par son greffier M. D'Auteuil pour être inscrit au livre des procès-verbaux.

ADRESSE DU MAIRE DE LA VILLE

A Son Excellence, le Très Honorable Victor-Christian-William, Duc de Devonshire, Marquis d'Hartington, Comte de Devonshire, Comte de Burlington, Baron Cavendish de Hardwiche, Baron Cavendish de Keighley, Chevalier de l'Ordre très noble de la Jarretière, membre du Très Honorable Conseil Privé, Chevalier Grand-Croix de l'Ordre très distingué de Saint-Michel et de Saint-Georges, Chevalier Grand-Croix de l'Ordre Royal de Victoria, Gouverneur-général et Commandant en chef du Dominion du Canada.

Qu'il plaise à Votre Excellence,

L'honneur est grand pour nous de vous souhaiter la bienvenue en notre ville et de vous présenter nos hommages et nos sentiments les plus respectueux.

Votre visite nous honore et nous réjouit. Nous pouvons

saluer en votre personne, le chef et le continuateur d'une des plus nobles familles dont les traditions ont fait la grandeur et la gloire du Royaume-Uni, au cours des siècles; le politique remarquable, discerné à bon droit par le gouvernement impérial pour présider aux destinées de notre Puissance, et aussi, et surtout, l'auguste représentant auprès de nous de notre très auguste souverain, Sa Majesté, le Roi.

A ce dernier et glorieux titre, votre visite nous est particulièrement précieuse, Notre race est attachée par des liens séculaires aux institutions britanniques. Elle aime et vénère le Roi. Recevoir et acclamer son représentant, c'est reconnaître et apprécier plus fortement les bienfaits d'une autorité qui fait le bonheur et la prospérité d'un peuple.

Excellence, notre joie est particulièrement vive de savoir que vous venez au nom de Sa Majesté présenter à des soldats, qui sont des nôtres, les plus précieuses décorations militaires qu'accorde l'Empire Britannique.

Citoyens d'origine et de langue française, citoyens d'une province dont certains ont mésestimé le mérite, dans leur ardente émulation, ce nous est un légitime et patriotique orgueil de penser que la race dont nous sommes issus n'est pas indigne des soldats de Verdun et des Tommies des Flandres, puisqu'elle a produit des héros comparables aux plus grands de la Grande Guerre.

Citoyens de la région qui a recruté le 189^e bataillon d'outremer, héritier direct du 89^e de Milice et du vieux Voltigeur, nous ne considérons pas comme un chauvinisme étroit de constater que les deux croix de Victoria que Votre Excellence vient décerner ont été gagnées par un officier et un soldat du 189^e.

Il nous appartenait en propre ce bataillon. A l'appel du pays, nos fils, nos frères et nos amis, étaient venus de tous les points, de la terre et de l'usine, de la rude forêt et du pacifique bureau d'affaires, se ranger volontairement sous le commandement du Colonel Piuze. Désormais ces hommes sont transformés. Artisans jusque là des oeuvres pacifiques, ils sont devenus, par atavisme obscur et par réveil du sang, les héritiers de Châteauguay. Aussi, que d'actes de bravoure et

de croix démontrent leur vaillance. Jean de BoisBriand de la Durantaye, appelé plus brièvement Jean Brillant, et Joseph Kaeble méritent la Croix de Victoria, après la Croix Militaire; Paul-Émile Côté, endormi dans la vaillance, reçoit la Croix Militaire, que Votre Excellence a déjà remise à sa famille; Lucien Morissette est récompensé par le même honneur; Joseph Pinault déjà décoré par Sa Majesté lors du couronnement et actuellement décoré de seize blessures dans un hôpital anglais.

A ces noms glorieux viennent s'accoler naturellement sur nos lèvres celui de Joseph Rousseau, du 22e, un autre gars de notre ville, décoré de la Croix et de la mort des braves; le nom de tant de morts, que "la voix d'un peuple entier berce en leur tombe", les Côté, les Blanchet, les Tremblay, les Brisson, les Roy, les Bélanger, les Geoffroy, les Labrie, etc., les noms de tant de vivants, blessés, ou non, dont plusieurs sont ici présents et rapportent pieusement et glorieusement les étendards victorieux.

Ce sont tous ces braves, que Sa Majesté, par le ministère de Votre Excellence, veut bien honorer et récompenser, en décernant les plus grands honneurs aux plus illustres. Ainsi se trouve accompli cette Justice du Roi, dont parlent les vieilles chroniques, laquelle n'oublie ni les morts ni les vivants, ni les races, ni les provinces, ni les familles dont ils sont sortis. Ainsi s'accomplit dans nos âmes l'union des orgueils nationaux et les gloires plus intimes de la petite patrie.

Daigne le représentant de Sa Majesté qui nous accorde cette faveur insigne, en agréer notre vive reconnaissance et transmettre à Sa Majesté le Roi l'expression de notre fidélité mieux que jamais confirmée envers son Trône.

Et daigne enfin Votre Excellence avoir pour agréable les remerciements que nous vous devons personnellement pour l'honneur insigne que la condescendance de votre visite fait rejaillir sur la ville et la région de Rimouski.

Le bonheur que nous cause votre passage parmi nous eut été plus complet, si les circonstances n'avaient empêché Son Excellence la Duchesse de Devonshire de vous accompagner,

Qu'il vous plaise d'être notre interprète auprès d'elle pour lui exprimer nos respects les plus profonds, nos hommages et nos vœux de bonheur.

H.-G. LEPAGE,

Maire de la Ville de Rimouski.

ADRESSE DU PREFET DU COMTE DE RIMOUSKI

A Son Excellence, le Très Honorable Victor-Cristian-William Duc de Devonshire, etc.,

Excellence,

Aux hommages que vient de vous adresser le maire de la ville de Rimouski, permettez d'y joindre ceux de la paroisse et du Comté.

Ce n'est pas la première fois que notre bonne petite ville a l'honneur d'accueillir le représentant de notre souverain.

L'un de vos prédécesseurs les plus distingués, le Marquis d'Aberdeen, a fait à notre ville une visite dont le souvenir est encore vivace.

Aujourd'hui, comme alors, Excellence, la population toute entière, s'est portée à votre rencontre, les demeures sont pavoisées et la ville est en fête.

C'est que l'attachement de notre population, son affection pour l'auguste représentant de notre roi bien-aimé, n'a pas changé.

Elle se plaît à saluer en vous, le digne successeur des grands vice-rois que notre pays a eu l'honneur d'avoir : Les Elgin, les Dufferin, les Minto, les Connaught.

Mais c'est surtout, Excellence, le but de votre visite, qui réjouit les cœurs et les fait tressaillir d'un légitime orgueil.

Vous êtes venu, avez-vous mandé, pour présenter la Croix Victoria aux familles de deux jeunes héros de notre région.

Jean Brillant, Joseph Kaeble, tous deux formant partie du même régiment, réunis tous deux dans une mort glorieuse et recevant ensemble, aujourd'hui, les derniers honneurs que vous venez leur décerner publiquement.

Ils sont nôtres, ceux-là, nous nous plaisons à les revendiquer.

Chez le premier, les vertus militaires de sa famille, puisque l'un de ses ancêtres recevait, en 1827, du Comte de Dalhousie, une commission de lieutenant dans le bataillon du Comté de Cornwallis, maintenant de Rimouski, ne tardèrent pas à se réveiller et à briller.

L'un des premiers il partit pour la grande guerre.

Notre population, Excellence, vit ici heureuse et paisible, fortement attachée au sol, aussi fortement attachée aux institutions britanniques qu'elle aime et vénère, parce qu'elles lui garantissent le libre exercice de sa religion, l'usage de sa langue et de ses lois.

La présence à vos côtés de notre vénérable Evêque, le premier d'entre les citoyens de Rimouski, vous en est, Excellence, un sûr garant.

Brillant, Kaeble, tous deux jeunes, tous deux unis dans un trépas glorieux, qui faisait dire au poète dont j'emprunte le verbe magnifique :

O morts pour mon pays, je vous suis envieux.

Excellence, vous êtes venu apporter à leurs familles, la suprême consolation.

Ce geste vous honore, comme il les honore.

Nous regrettons l'absence de Son Excellence la Duchesse de Devonshire, votre digne compagne, dont la grâce fait le charme de la demeure vice-royale.

Que Votre Excellence veuille bien lui présenter de notre part l'expression de nos hommages.

AUG. M. TESSIER.

Préfet du Comté de Rimouski,
et Maire de la paroisse de Rimouski.

REPOSÉ DE SON EXCELLENCE LE
GOUVERNEUR-GENERAL

(Texte)

Comme représentant de Sa Majesté le Roi, j'ai l'honneur de vous remercier pour l'adresse que vous venez de présenter et pour votre sentiment de loyauté et de dévouement.

Pendant que les Couronnes tremblent et que les Monarchies pâlisent, la Couronne Britannique reste aujourd'hui plus forte et plus ferme que jamais.

J'aime aussi à vous remercier pour la généreuse bienvenue que vous me faites, et le plaisir d'avoir l'occasion de faire votre connaissance.

Aujourd'hui j'ai le privilège extrême et l'honneur distingué de présenter la Croix Victoria au Lieutenant Jean Brillant, et au Caporal Joseph Kaeble, M. M. tous deux du 22^e Régiment Canadien Français de Québec, pour leur éclatante bravoure et leur dévouement sans limite sur le champ de bataille.

Je me joins sincèrement à cette sympathie universelle qui comprend les parents et les amis de ces deux héros, et je prie que leur exemple et le sacrifice de leur vie dans la grande cause, soit une consolation à leur épreuve.

Nous avons vécu quatre années de dures anxiétés dont nous célébrons en ce moment une victoire, qui reste à jamais mémorable.

Avec nos généreux alliés, nous avons broyé la plus puissante organisation militaire que le monde connaît, et le plus beau résultat en a été obtenu par les efforts magnifiques de nos hommes sur terre, sur mer, dans l'air et supportés par le zèle de ceux qui sont restés à la maison.

Le Canada a raison d'être fier de l'effort qu'il a donné, et je crois d'avance, avec une confiance infinie, augmenter le progrès en ce temps de paix.

Nous avons plusieurs problèmes difficiles et compliqués à entreprendre, mais si nous travaillons ensemble à ce grand ouvrage de reconstruction, nous serons fructueux et en vaincrons les difficultés.

J'ai appris avec grand plaisir que Rimouski a mérité un Drapeau d'Honneur pendant la dernière campagne de (Victory Loan) l'Emprunt de la Victoire.

Le succès de cet emprunt au Canada a mérité les remerciements et les félicitations de Sa Majesté le Roi, félicitations pour lesquelles le peuple de Rimouski de même que le reste du Canada, sont si reconnaissants.

—:o:—

JEAN BRILLANT

Le Bic n'a pas encore célébré son héros que le pays tout entier acclame, que le Canadien français nomme avec un légitime orgueil.

Eh bien! le Bic, malgré son retard, ne l'a pas négligé. Au contraire! Il a voulu laisser taire toutes les autres voix, tous les chants qui s'élevaient de la patrie que son enfant a glorifiée, sachant bien encore que c'est lui qui en ressentira plus longtemps la douleur.

Et aujourd'hui que l'on se dispose à élever un monument aux braves qui sont morts au champ d'honneur, il veut parler un peu de son fils, Il veut, sûr d'être écouté, louer ses qualités de citoyen et de soldat, il veut, comme le vieil Horace, être fier de ses actions et de ses mérites.

Jean Brillant! ce nom évoque de prime abord le jeune écuyer du Séminaire de Rimouski, aimé de ses camarades et trop tôt séparé d'eux, puis le télégraphiste à Rimouski ou ailleurs.

Jean Brillant! le beau jeune homme au port noble et élégant, à la démarche posée, au maintien digne.

Jean Brillant! le spirituel et charmant causeur, l'ami de tout le monde, la bonne humeur personnifiée, l'esprit droit et réfléchi, la franchise éprouvée.

Jean Brillant ! l'honnête jeune homme, le chrétien convaincu et sincère !...

Comme il aurait dû rester parmi nous ! Mais un jour, l'ambition de l'Aigle noir déchaina l'immense tourbillon sur le monde entier. La France était envahie, l'Angleterre accourait et les colonies répondaient aux cris : à bas le Boche !

Brillant ne resta pas en arrière, n'étant pas de ceux qui évitent les fatigues et ne demandent que le confort. Il court se mettre sous les armes aussitôt qu'il lui fut possible, et partit avec le 189e.

Le bruit de ses exploits devait plus d'une fois traverser les mers et avoir ses répercussions dans les divers journaux du pays, surtout dans le "Progrès du Golfe".

Mais son courage et sa bravoure n'étaient pas sans lui être fatals. Et le sans-fil, un jour, annonça à ses parents et amis éplorés, que Brillant était tombé, face à l'ennemi, en brave, bien plus, en héros, comme on s'y attendait.

Peu après le "Service de la Presse associée" donnait en entier le récit des faits homériques de la dernière journée du jeune lieutenant, récit qui démontre que, chez lui, la valeur n'attendait pas le nombre des années, que toute une époque de bravoure, de générosité et de piété s'exhale de ce nom, à jamais auréolé de la gloire la plus pure, qu'il sut se montrer, même devant la mort, le chevalier sans peur et sans reproche. Voici ce récit :

"Pour la plus éclatante bravoure et une fidélité presque sur-humaine à son devoir, durant les opérations du 8 et du 9 août, Jean Brillant est recommandé à l'honneur de la Croix Victoria. Il commandait une compagnie qu'il a dirigée, pendant ces deux jours, avec une habileté et une initiative absolument sans peur et extraordinaires. Vers une heure, dans l'après-midi du 9 août, juste après le commencement de l'attaque de la journée, l'aile gauche de sa compagnie a été arrêtée par une mitrailleuse ennemie. Il s'est précipité en avant et a capturé la mitrailleuse, tuant lui-même deux servants. En

ce faisant, il a été blessé à la cuisse, mais a refusé d'être évacué.

Un peu après 3 heures, le même jour, sa compagnie a été arrêtée par un violent feu de barrage partant d'un nid de mitrailleuses, dans un groupe de maisons. Il a reconnu lui-même le terrain et a organisé 2 pelotons et s'est rué directement sur le nid de mitrailleuses. Là, 150 Allemands et 15 mitrailleuses ont été pris. Le lieutenant a tué 5 Allemands de sa main. Blessé une seconde fois à l'épaule, et pansé immédiatement, il a refusé de nouveau d'être évacué.

Vers 6 heures, le soir du même jour, il aperçut une pièce de campagne qui tirait à découvert sur ses hommes, d'un bois voisin. Il a immédiatement organisé et conduit un détachement d'assaut vers le canon. Après avoir avancé d'environ 600 verges, il a été grièvement blessé à l'abdomen. Malgré cette troisième blessure, il a continué à marcher encore 300 verges, puis est tombé évanoui d'épuisement, et à cause du sang perdu.

Le merveilleux exemple qu'il a donné durant cette journée a enflammé ses hommes d'un enthousiasme et d'une furie qui ont contribué dans une grande mesure aux nobles exploits du bataillon".

Tel est le récit fidèle.

Maintenant que les poètes s'emparent de cet épisode ! que la renommée aux cent voix en fasse une légende, comme celles qui ont cours dans l'esprit canadien, légendes gracieuses ou tragiques qui caractérisent si bien l'habitant des campagnes canadiennes ! que l'historien s'empare de ce fait pour prouver une fois de plus que le sujet canadien-français n'est pas le moins fidèle à la Couronne Britannique, et que le dernier coup de canon tiré pour l'Angleterre, sur cette terre d'Amérique, le sera par un Canadien-français !

PIERRE HOT.

Bic, 1er mai 1919.



A ces multiples témoignages de sympathies les citoyens du District de Rimouski veulent en ajouter un autre plus durable par l'érection d'un monument à la mémoire des héros tombés au Front. Puisse ce projet se réaliser bientôt et commémorer le souvenir de ceux qui ont jeté tant d'éclat sur le pays.

